

Métamorphose d'une ferme abandonnée

Autor(en): **Notter, F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Heimatschutz = Patrimoine**

Band (Jahr): **69 (1974)**

Heft 1-fr

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-174390>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Métamorphose d'une ferme abandonnée

L'immeuble du maître menuisier Graf, dont il s'agit ici, se trouve à Wangen près Dübendorf (ZH), où ce dernier exploitait depuis des années une scierie aménagée dans une vieille grange et d'où il voyait, tout près de là, une ferme abandonnée dès longtemps, bâtiment simple et traditionnel abritant sous le même toit le logement, la grange et l'étable. Une poutre du toit porte le millésime 1809, mais des parties essentielles sont manifestement plus anciennes. Cette vénérable ferme, nullement entretenue, ne servait plus qu'à loger des ouvriers. Si, dans son abandon, elle suscitait la désolation quotidienne de son voisin le menuisier, ce n'est pas

seulement parce qu'il avait besoin d'agrandir son atelier, c'est aussi parce que, spécialiste connu pour ses capacités, il avait souvent l'occasion d'exécuter pour le compte de divers architectes de délicats travaux de restauration, sur des bâtiments du genre de celui qu'il apercevait tous les jours de sa fenêtre – trop proche pour pouvoir en délibérer avec ses commettants!

Il finit tout de même par trouver en Mme Beate Schnitter, architecte – qui est expert-conseil de la Ligue du patrimoine national – une personne d'expérience qui a l'habitude de concilier les vœux du maître de l'ouvrage avec ses propres conceptions, et qui, dans les cas de transformations, sait aussi discerner les limites esthétiques et techniques à ne pas outrepasser. Un plan fut bientôt dressé: construire le logement du menuisier là où se trouvait la grange, dont la poutre maîtresse pouvait être aisément incorporée dans la «grosse Stube». Au-dessus de cet appartement de six pièces, on pouvait aménager, à l'emplacement de l'aire et de l'étable, soit 140 m², un spacieux atelier.

Restait cependant à remettre à neuf l'ancien logement de cette ferme, avec ses murs de moellons et ses colombages (partiellement masqués par du crépi). Pour cela, l'architecte eut les mains libres. Elle parvint à aménager un logement de deux pièces au



rez-de-chaussée, et, au-dessus, un appartement de cinq pièces. Tout le monde trouva que le propriétaire avait eu beaucoup de courage en achetant cet immeuble délaissé, mais il n'eut pas à s'en repentir, car le compte final de construction lui réservait une agréable surprise: les frais effectifs s'élevaient à 410 000 francs, plus 85 000 francs pour l'acquisition de la ferme.

En considérant uniquement les frais de construction, on arrive à un prix de 168 francs 40 le m³, et cela à fin mai 1972. Et même en tenant compte du prix d'achat, on dépasse à peine 200 francs. Il est vrai que, pour maint détail, on ne serait pas parvenu à une qualité de cet ordre sans le concours personnel du maître de l'ouvrage et de sa famille. Quant aux loyers, tout à fait conformes aux prix locaux (par exemple 1000 francs par mois pour un grand appartement de 5 pièces et 166 m²), ils assurent un rendement de 8,5%.

Cette transformation n'a pas seulement sauvé un édifice ancien de la démolition. Ce qui est surtout réjouissant, c'est qu'on a pu y aménager des appartements originaux, pleins de cachet, et beaucoup plus vastes que la moyenne ordinaire, pour deux jeunes familles et pour le bedeau de l'église voisine, et y incorporer au surplus l'atelier d'un artisan.

F. N.

Malgré une configuration tout à fait moderne, le bâtiment de moindre valeur architecturale a conservé son caractère d'habitation paysanne modeste après la reconstruction. Au moins de l'extérieur, la subdivision ancienne des parties d'habitation, de la grange et de l'écurie est restée visible. Pour que des reconstructions de cette espèce réussissent bien et ne se bornent pas à faire violence à ce qui existait précédemment (ce qui revient aussi souvent trop cher), le maître d'œuvre et l'architecte doivent avoir beaucoup d'intuition et d'expérience.

Effet secondaire particulièrement réjouissant: grâce à la reconstruction, la petite ruelle étroite a aussi pu être conservée.



La conception de l'espace intérieur peut bien être exclusivement affaire de goût personnel, mais la règle peut prévaloir en général que la qualité architecturale dépend directement de l'utilisation des locaux.



Une culture, pour qui? pour quoi? comment?
(18e cahier de l'Alliance culturelle romande, juin 1972)

Chercherait-on l'image la plus adaptée à ce fascicule que l'on aurait quelque peine à décider. L'aspect discontinu, disparate même, qu'offrent tant de textes juxtaposés, la multitude des lignes de rupture, leurs divergences, évoquent un lapié, masse de calcaire striée et ravinée en tous sens par les hasards de l'érosion (avec le léger arrière-goût de Club alpin que la comparaison entraîne).

Certes, le propos n'était pas de montrer combien les Romands sont d'accord entre eux sur la «culture». D'où cette sorte de dossier, qui contient de tout: réflexions fortes brochant sur le ronron des lieux communs, dissertations, aphorismes – le ton passant du ricanement droitiste à l'analyse olympienne. Sous le brio, l'indignation, le didactisme ou le moralisme s'observe toutefois un trait commun: l'inquiétude. Personne n'est à l'aise. A croire que la lithographie dont s'orne la couverture du cahier symbolise la culture romande *hic et nunc*: des véhicules sans chauffeurs, un arbre sec et, au centre, bien en vue, le signal routier de sens interdit.

J'entends d'ici – et j'habite loin – le lecteur se récrier. Mais que l'on lise cette anthologie, y compris les réponses des sociétés affiliées à l'ACR. Quelle que soit la qualité de certains articles (citera-t-on ceux de R. Ruffieux, de J. Ziegler, de J. Starobinski?), n'est-on pas frappé, chez la plupart des auteurs, par une approche de la culture souvent fort bien intentionnée, mais terriblement dépourvue d'antennes? Même si le thème proposait une bannière aux plis trop généreux (et dont les moirures empêchaient de distinguer la couleur), il n'a fourni l'occasion

d'aucune proposition ardente, oxygénée de générosité. Le meilleur de ce cahier, en somme, ce sont peut-être les estampes (comme celles de A. Delay, M. Duplain, D. Voita, F. Simonin); et, là encore, le ton est sombre.

Peut-être l'enquête est-elle venue deux ou trois ans trop tard et se ressent-elle de la lassitude qui se respire aujourd'hui dans le monde entier. Les trois questions, posées à chaud, auraient entraîné des réactions plus vives. Et sans doute certains auraient-ils ajouté une question supplémentaire: *culture de qui?* Celle des universitaires les plus brillants, ou le bagage et la capacité critique des très nombreux lecteurs d'un seul quotidien? Nous avons, nous aussi, nos «performances de pointe», mais n'est-ce pas la moyenne qu'il s'agit d'élever? Peu importe que tel train circule à 300 km/h si le reste du réseau est parcouru par quelques rares tortillards se déplaçant sur voie étroite.

Même lancée quatre ans plus tôt, toutefois, l'enquête aurait probablement constaté le très faible degré de viscosité de la culture romande, la peine inouïe qu'elle a à se recentrer – à se décentrer, d'abord. L'anti-héros d'un film suisse qui a fait quelque bruit parlait du «goût presque immodéré de ses compatriotes pour la médiocrité». Ce «presque» était superfétatoire. Provincialisme et culture digestive vont de pair. Non seulement la culture qui fait digérer, mais la culture (au sens large) qui digère tout ce qui n'est pas conforme à l'idéal local, encore vériste. Malheur à celui qui se permet d'avoir des idées, dans ce pays. A croire qu'ici, la fonction de l'intellectuel et celle de l'artiste doivent être de confirmer la société dans ses choix: culture célébrative. Rituel. On me dit que les indices d'un changement se multiplient. Sans doute. On le disait déjà en 1939, en 1918, en 1905.

André Corboz